

—Je demeure rue Morand, numéro 10 ; je pense que je ne devrai pas abandonner mon logement ?

—Au contraire, vous serez tous les jours à votre domicile à des heures fixes, et c'est là que je vous verrais si j'avais une communication urgente à vous faire.

L'autre logement vous sera utile, surtout, pour opérer vos transformations.

—Et me cacher au besoin ; monseigneur sur le baron prévoit tout.

—J'ai autant et même plus que vous à prendre toutes les mesures de sûreté.

—Je vois qu'on peut servir monsieur le baron en toute assurance. Quand devrai-je faire une visite au... monsieur de Vaugirard ?

—Dès demain.

—Il se nomme ?

—Tartini. Comme son nom l'indique, il est d'origine italienne.

Bien qu'il ait passé la soixantaine, il est toujours d'une activité prodigieuse.

Comme je vous l'ai dit, c'est un savant, qui serait illustre aujourd'hui s'il avait cherché à se produire, à se faire valoir, au lieu de rester volontairement dans l'ombre. Il aime l'isolement, le silence autour de lui ; c'est dans ses goûts.

Il a consacré tout son temps, toutes ses veilles à des recherches scientifiques, et il a fait, dit-on, dans le vaste domaine de la science, de merveilleuses découvertes.

La chimie lui a livré tous ses secrets, et il compose des liquides et des poudres qui produisent des effets miraculeux.

Très modeste, d'une nature timide et même un peu craintive, ayant toujours vécu très retiré, il est resté inconnu. Naturellement, il ne s'est pas enrichi ; il est pauvre et tire parti le mieux qu'il peut des connaissances qu'il a acquises.

Enfin, sans les faire payer trop cher, il vend ses poudres et ses liquides précieux à quelques privilégiés.

—Et monsieur le baron est un de ces privilégiés.

—Tartini m'a déjà rendu quelques petits services.

—Alors je me présenterai chez le savant au nom de monsieur le baron ?

—Tartini ne connaît pas le baron de Simiane et ne doit pas le connaître ; donc, recommandation expresse de ne lui point parler de moi.

Vous lui direz simplement que vous venez le trouver de la part du Pharmacien ; cela suffira pour qu'il vous remette, sinon immédiatement, du moins dans un délai de trois ou quatre jours, ce que vous lui demandez.

Quant à votre œil, c'est lui-même qui l'aura fabriqué par un procédé nouveau, connu de lui seul, et qui est encore un de ses secrets.

Vous n'aurez rien à payer, celui qui s'appelle le Pharmacien étant en compte avec lui.

Avez-vous bien entendu et bien compris tout ce que je viens de vous dire ?

—Parfaitement compris.

—Et vous êtes toujours bien décidé à me servir ?

—Oui, car je cherchais un maître ; et je ne pouvais pas en trouver un meilleur que vous.

—C'est bien...

Le baron se leva, ouvrit son secrétaire et prit dans un petit coffret dix billets de banque de cent francs qu'il mit dans la main de l'ancien serrurier, en lui disant :

—Voilà pour vos premiers frais. Voilà aussi l'adresse de l'Italien Tartini.

—Monsieur le baron veut-il un reçu ? demanda Gallot ayant sur les lèvres un sourire narquois.

—C'est inutile, répondit brusquement de Simiane, j'ai confiance en vous comme vous devez avoir confiance en moi.

—Très honoré, monsieur le baron, répliqua le borgne avec le même sourire ; je n'aurai justifier la bonne opinion que vous avez de votre humble et dévoué serviteur.

—Je l'espère, Joseph Gallot.

Sur ces mots, l'ancien serrurier prit congé de celui dont il

allait devenir le complice dans un drame qui arrivait à son dernier acte.

* * *

—Décidément, pensait Gallot en traversant les vastes appartements de l'hôtel, les scélérats sont nombreux, on en rencontre partout, du bas en haut de l'échelle ; j'en ai connus que l'on a envoyés à la Nouvelle-Calédonie, qui seraient de petits saints à côté de ce joli baron.

Tonnerre ! je ne vaudrais pas grand'chose, moi ; mais, vrai, M. le baron vaut encore moins que Joseph Gallot.

C'est égal, pour qu'il lâche ainsi cent mille francs, sans compter quelques autres billets de mille, il faut que l'affaire en question doive lui rapporter gros, des millions, bien sûr.

Qu'est-ce que c'est que cette affaire.

Oh ! il ne me le dira pas ; il est si prudent, M. le baron.

Mais c'est bon, j'aurai l'œil ouvert et les oreilles aussi, et il faudra bien que je finisse par savoir...

Hé ! hé ! quelque chose me dit qu'il y a là, pour moi, comme pour M. le baron, une mine d'or à exploiter.

De son côté, de Simiane se disait :

—Quel affreux gremlin que ce Joseph Gallot ! mais il me plaît ainsi ; c'est bien là l'instrument qui m'était nécessaire, et je dois croire que c'est le diable qui me l'a envoyé.

Et dire qu'il est l'oncle de cette charmante Marie Sorel ! En vérité, tout est possible.

Dans la vie que de choses surprenantes !

Le baron avait le droit de dire que l'homme qu'il venait de s'associer était un affreux gremlin ; mais il semblait ne pas se douter que lui-même était un grand misérable.

Il est vrai que sa conscience était morte et qu'il ne voyait plus la responsabilité de ses actes. Ses débuts dans la vie avaient annoncé ce qu'il serait plus tard.

Il était devenu ce qu'il devait être.

C'était fatal.

Et si le borgne et lui s'étaient si bien entendus et compris, c'est qu'ils se ressemblaient. L'un valait l'autre.

* * *

L'ancien serrurier retrouva dans la cour François qui, ayant lavé sa voiture, s'était mis à balayer.

—Oh ! oh ! mon vieux Joseph, fit le cocher, en s'avançant vers Gallot, tu es resté longtemps avec M. le baron.

—Oui, nous avons causé.

—Que diable as-tu pu lui dire.

—J'ai répondu à ses questions ; il m'a demandé des références, je les lui ai fournies ; il a trouvé mes certificats excellents.

—Alors ?

—Alors M. le baron m'a dit que je lui convenais.

—Vrai, tu as réussi ?

—Mon Dieu, oui, j'entre au service de M. le baron.

—Tous mes compliments.

—Je vois à votre air que vous êtes étonné.

—Ma foi, je n'ai pas à te le cacher, c'est vrai ; j'étais si loin de me douter que M. le baron eût l'intention de prendre un nouveau domestique !

—Je n'entre pas au service de M. le baron comme domestique

—Ah ! bah !

—M. le baron me prend comme homme de confiance.

—Homme de confiance ! répéta François stupéfait.

—Je serai quelque chose comme son intendant.

—Le cocher s'inclina dans un salut qui n'était pas exempt d'ironie.

—Monsieur l'intendant, dit-il, je ne me permettrai plus désormais de vous appeler mon vieux Joseph et de vous tutoyer. On doit respecter son supérieur, l'homme de confiance de M. le baron.

—Oh ! je n'en suis pas plus fier, répondit Gallot avec bonhomie ; mais je comprends, il y a les convenances.